

## POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 21 MAI 1850.

No. 71.

### Nouvelles de Rome.

Nous sommes redevable à l'obligeance de notre Correspondant Lyonnais de la transmission de la lettre suivante.

Rome, 20 avril 1840.

La ville de Rome n'a point encore quitté ses vêtements de fête et ses guirlandes de fleurs ! elle a si longtemps porté la robe de deuil que lui avait tissée la ma sœur de révolutions, qu'elle se complait maintenant dans ses draperies d'or et de soie. La livrée de la démocratie allait mal à cette reine du monde faite pour l'impérial manteau des Césars, et figée depuis par la main du Christ pour les pompes magnifiques des papes. Elle a rélégué pour toujours aux Gémonies le bonnet phrygien qui souillait son noble front et les haillons du sans-culotisme qui convenaient si mal à ses formes pleines de noblesse et de grandeur.

Comme je vous mandais dernièrement, les illuminations en l'honneur du retour de Pie IX se sont répétées pendant trois jours. Elles ont été magnifiques, unanimes, universelles : les rues les plus isolées étaient resplendissantes.

Jamais le sentiment du véritable peuple romain ne s'est manifesté d'une manière si éclatante. Rendu à lui-même, dégagé des liens de l'oppression et de la peur, ce peuple bon, mais éminemment faible, a prouvé que ses préférences appartenaient uniquement à la religion, à la papauté représentée si dignement par l'auguste personne de Pie IX. Les esprits sont dévoués sincèrement à la papauté et à son foyer de toutes les lumières, ils repoussent aujourd'hui les théories démocratiques qui, mises en pratique pendant bien des mois, les ont tenus plongés dans l'opprobre, la misère et les ténèbres. Ils ont appris à leurs dépens où se trouvait la vérité, où se trouvait l'erreur ; ils reviennent à l'une, ils répudient l'autre. La journée du 12 avril a tué pacifiquement la révolution à Rome...

Depuis son retour le Souverain Pontife a reconquis tous les cœurs ; tous les fronts se courbent sous son sceptre d'amour. Le regard de ses yeux, le sourire de ses lèvres, le son de sa voix ont un charme magnétique qui pénètre toutes les âmes.

La première sortie du Saint-Père, son premier pas hors le palais du Vatican a subjugué l'armée française ; sa première visite a été pour l'hôpital français de Saint-André. Il est arrivé sans se faire annoncer, à l'improviste, et sortit seulement par quatre gardes nobles et deux dragons. Décrire la joie, le bonheur de nos pauvres malades quand on leur annonce la visite du pape, est une chose impossible ; Pie IX a parcouru toutes les salles, s'arrêtant devant chaque lit, adressant une parole de consolation à chaque malade, distribuant à l'un une médaille, à l'autre un chapelet, à celui-ci une croix, à celui-là un reliquaire, à tous sa bénédiction non-seulement pour eux-mêmes mais encore pour leurs familles. C'était pour la première fois que nos braves compatriotes voyaient devant eux le chef suprême de notre religion ; plusieurs d'entre eux, qui ne savaient quel titre lui donner dans les réjouissances qu'ils devaient à ces bienveillantes

questions, se sont servis de cette expression qui a provoqué un long sourire sur les lèvres du Pontife : *mon pape* ! Ils ont raison a dit Pie IX, en s'adressant au camerier secret qui l'accompagnait : " je suis leur père, et je les aime comme de bons fils, ces braves français si vaillants et si pieux ! "

Cette visite du Souverain-Pontife à l'hôpital français de Saint-André fournira de belles pages aux crayons et aux pinceaux des artistes.

Vous ne sauriez croire l'effet immense et l'influence heureuse que la présence de Pie IX a produit sur l'esprit de l'armée française, ceux de nos soldats qui ne faisaient que l'aimer, hier, l'adorant aujourd'hui. Ceux, en très petit nombre, qui subissaient l'aveuglement d'abusés prétentions, sont revenus complètement de leurs préjugés. " Quel bonheur pour la France ! me disait hier soir " un colonel : Si tous nos régiments pouvaient, " à tour de rôle, passer devant Pie IX et te nir garnison quelques mois à Rome ! "

Le 17 courant, tous les officiers de notre armée, généraux en tête, ont rendu une visite officielle au cardinal Dupont.

Le lendemain ils se sont réunis au Vatican pour déposer leurs hommages et leurs félicitations aux pieds du Souverain-Pontife. Cette cérémonie a été des plus imposantes. Quelques instants avant l'arrivée du Saint-Père, dans la vaste salle où ils s'étaient groupés, le général en chef leur a dit avec la franchise militaire qui caractérise sa loyauté de soldat : " Messieurs, il est d'usage, en défilant " devant le Saint-Père, de lui baiser la main ; " les officiers généraux le feront, cet usage " pourtant n'est point obligatoire ; ceux d'en- " tre-vous qui voudront s'en dispenser sont " parfaitement libres. "

Un instant après Pie IX parut, tous les fronts se découvrirent religieusement en sa présence. Alors prenant la parole, le Saint-Père remercia l'armée française du concours qu'elle lui avait prêté si généreusement avec son sang, il remercia la France, son président, le général Bragagny d'Alilliers et les deux généraux en chef qui l'avaient précédé à Rome.

" J'ai toujours aimé la France, cette fille " aimée de l'Eglise, a-t-il dit en terminant, " mais aujourd'hui je l'aime davantage encore, " elle a acquis des droits imperissables sur mon " cœur. "

Après ces quelques paroles prononcées d'une voix émue mais ferme, en italien, mais en termes tellement clairs et précis, que tous les auditeurs les comprirent, le général en chef mettant un genou en terre devant Pie IX, lui baisa pieusement la main. Les officiers généraux imitèrent son exemple, qui fut suivi par tous les officiers, *minus trois*. Cette infime minorité, blâmée par tous, prouve l'indépendance et la complète liberté de la majorité, qui a été parfaite de tact, de convenance et de dignité.

Le jour même de l'arrivée du Pontife à Rome, l'armée française a changé son nom d'*armée expéditionnaire* contre celui d'*armée d'occupation*.

Les préventions produites chez quelques-uns par la malveillance ou par des intérêts étrangers se sont complètement dissipés en présence des faits. Les personnes les plus

défavorablement disposées sont toutes revenues à de plus justes idées, elles n'ont plus qu'une seule voix pour faire l'éloge le plus absolu de nos troupes, admirables sous tous les rapports.

Avant-hier matin, les bataillons cantonnés à Frascati, Albano et Tivoli, sont arrivés à Rome pour assister à la bénédiction générale promise à l'armée et annoncée pour cinq heures. Les soldats étaient avertis que le Saint-Père avait formellement manifesté l'intention d'étendre sa bénédiction pontificale et les indulgences sur tous les objets pieux, tels que médailles et chapelets, portés sur leurs personnes.

Ainsi prévenus, ils ont assiéjé pendant plusieurs heures les boutiques des marchands d'objets de dévotion. On évalue à plus de vingt mille francs la somme consacrée par les officiers et les soldats et dépensée hier dans les magasins de ces marchands.

A trois heures et demie, les troupes de toutes armes, cavalerie, artillerie, chasseurs de Vincennes, soldats du train, génie et infanterie, se sont rendus en grande tenue, enseignes déployées et musique en tête, sur la vaste place de St. Pierre. A quatre heures, elles étaient serrées en masse entre le narvis de l'église et l'obélisque de la place, devant une estrade élevée pour le Saint-Père. Une société d'élite occupait les galeries supérieures du portique de droite, la plate-forme et les balcons de la basilique ; le peuple encombrant les deux côtés de la place. Toutes les fenêtres étaient pavoisées de tapis et de fleurs. Ce spectacle était magnifique ! Rome tout entière s'était donné rendez-vous à Saint-Pierre pour s'unir à la bénédiction suprême que le Pape allait répandre sur les fronts de ses vaillants libérateurs.

A cinq heures moins un quart, le pontife précédé par quelques Suisses au brillant costume dessiné par Raphaël. Pie IX entouré de plusieurs gardes nobles et de quelques prélats, ayant à sa droite le cardinal Dupont, à sa gauche le cardinal Antonelli, est sorti de ses appartements au son des cloches et au bruit du canon du château saint-Ange. Alors tous les fronts se sont découverts, les trompettes ont sonné, les tambours ont battu aux champs, Pie IX avançait majestueusement.

Tout-à-coup le canon se tait, les cloches s'arrêtent, un silence religieux remplace les bruits de la terre ; une main se lève, tous les fronts se prosternent... Un homme, un seul homme, est debout, il domine ces casques étincelants, ces aigrettes immobiles et brillantes, ces valentines épees qui, plusieurs fois, ont fait le tour de l'Europe. Cet homme, c'est le vicair de Christ, c'est l'image vivante de Dieu, c'est le Pape, c'est Pie IX, c'est la religion. A genoux, France !... La bénédiction du ciel est tombée sur ton noble front ; relève-toi désormais tu seras invincible !

Aussitôt, les régiments opérant leur mouvement de conversion se reformant, compagnie par compagnie, bataillon par bataillon, et se préparant à défilé devant le Saint-Père. L'armée s'est ébranlée sur toute la ligne. Le général en chef, suivi de son état-major, ouvre la marche, il s'incline profondément, salue de son épee en passant devant le Pape, et va prendre position vis-à-vis l'estrade où le Saint-Père paraît écouter avec intérêt les explications que le cardinal Dupont lui

donne sur notre armée. Le génie et l'artillerie à pied commencent le défilé. La première division, commandée par le général Guasvilliers, arrive ensuite et précède le premier bataillon de chasseurs à pied qui est suivi de deux batteries d'artillerie avec leurs pièces au centre. La seconde division, commandée par le général Levallant (Jean), s'avance à son tour devant le corps de la gendarmerie ; et le 2e bataillon de chasseurs à pieds. Enfin, le brave général Morris à la tête de sa cavalerie termine le défilé qui excite l'admiration générale.

A mesure que les régiments passent devant le Pontife, les officiers saluent de leurs épées, et Pie IX les bénit compagnie par compagnie. Lorsque les derniers rangs de l'armée ont défilé, le général en chef, suivi de son état-major, arrive devant le Saint-Père et il lui rend un dernier hommage qui lui est dû.

Il est près de six heures, Pie IX bénit la foule immense qui le salue de ses acclamations et il rentre dans son palais.

Parmi un grand nombre d'incidents gracieux qui ont signalé les bénédictions de l'armée française, il en est un qui a profondément ému toutes les personnes qui en ont été témoins. Un petit garçon âgé de 9 ans, beau comme un ange, bon et pieux comme sa mère, et qui promet d'être brave comme son père, capitaine au 11e dragons, le jeune Henri Noiret, avide de voir Pie IX de plus près, abandonne la main de sa mère, se glisse comme un écureuil à travers les jambes des gardes suisses qui ne peuvent le retenir, et il court se précipiter aux pieds du Saint-Père au moment où il retraits dans ses appartements. Oh ! le beau petit ange, s'écrie Pie IX, attendri de la pose pieuse de cet enfant qui lui baise les pieds, quel est-il ?

Un petit français, répond le cardinal Dupont. Eh bien qu'il soit à jamais béni lui et sa famille, réplique Pie IX en lui posant les deux mains sur sa chevelure de chérubin. Pendant ce temps la sa digne mère, succombant aux émotions de son bonheur, perdait connaissance au milieu de la foule attendrie comme elle.

Le lendemain même Pie IX a fait remettre par le supérieur de St. Louis-François au petit Henry, une médaille d'argent qu'il conservera toute sa vie comme un souvenir religieux de Pie IX.

Hier soir, le Capitole, le Forum, le Colisée et les monuments de l'ancienne Rome ont été magnifiquement illuminés par des feux de Bengale. Rome est toute en fête, ranimée par la présence du Saint-Père. Rome a retrouvé le mouvement et la vie, Rome a repris sa physionomie soignée.

Aujourd'hui Rome est dans Rome, Pie IX est au Vatican !

Adieu et tout à vous  
Alphonse BALLEYDIER.

On écrit de Paris à la Gazette de Lyon :

A mesure que la nouvelle du retour de Pie IX à Rome se propage de nations en nations, de continents en continents, la voix de l'univers catholique salue ce grand événement comme le premier acte heureux de réparation, après ces deux années de violence et d'iniquités. La France a joué un rôle magnifique et inscrite dans l'œuvre de cette restauration de l'autorité pontificale, ne souffrons pas que ce rôle soit compromis.

L'honneur et le mérite de notre intervention ont été, après des difficultés et des incidents, d'avoir rendu au Saint-Père son autorité temporaire l'ère et des passions révolutionnaires et des exigences de toute politique étrangère. C'est pour assurer le respect de cette liberté que Pie IX a tant tardé son retour à Rome, et ce n'est pas après cette rentrée mémorable que nous voudrions faire servir la protection de nos baïonnettes à imposer au pape des conditions dans l'exercice de son pouvoir souverain.

Il faut cependant nous attendre à voir surgir des tentatives de ce genre ; elles ne viendront pas seulement du parti démagogique qui s'est rendu complice d's attentats de la République romaine ; mais nous allons entendre les hommes de la fraction Cavaignac, les membres du tiers-parti, à la suite des Odilon-Barot, des Dufaure, des Lamoricière, tous ces compères de toutes nos révolutions, depuis vingt ans, réclamer à la tribune, comme prix de notre intervention, ce qu'ils appellent des garanties constitutionnelles pour les Etats de l'Église. Déjà nous voyons ces exigences se manifester dans les journaux de ce vieux libéralisme tracassier et impuissant, qui n'a jamais su que préparer les révolutions, en ruinant l'action et l'influence de tous les gouvernements.

L'œuvre de réparation commence par la première de toutes les autorités, l'autorité de la foi. Eh bien, immédiatement va commencer l'œuvre souterraine de destruction. Les hommes du tiers-parti sont les taupes de la révolution.

### Erection d'une statue à Sylvestre II.

Le nom de Sylvestre II est un des plus illustres qui aient brillé sur la chaire de Saint-Pierre. Homme d'un savoir profond et d'un rare génie, il a été certainement le personnage le plus éminent de son siècle. C'est à lui qu'est due la première renaissance des lettres éteintes, après un moment d'éclat, sous les vestes successives de Charlemagne. Les écoles qu'il a fondées, ont été la pépinière des théologiens, des historiens, des Evêques les plus distingués de ce temps. C'est de lui que date le progrès de l'astronomie et de la mécanique ; c'est à lui que revient l'honneur de deux des plus merveilleuses découvertes de l'industrie et de la science modernes ; Gerbert a créé l'horloge à roues, à sonnerie et à échappement ; et huit siècles avant Franklin, Gerbert avait inventé le paratonnerre.

Sur le trône apostolique, Sylvestre II donne l'exemple d'une générosité sans bornes, d'une fermeté à toute épreuve. Il reçoit les Polonais et les Hongrois dans le sein de l'Eglise catholique et le premier, ému des persécutions que souffraient les pèlerins d'Orient, jaloux d'enlever les saints lieux à la domination des infidèles, il fait appel à la bravoure des princes et des peuples de l'Occident, et inaugure les guerres de la Croisade.

Au lieu de gloire ne lui a manqué, pas même celle de la colonnie. Or, Gerbert était français, Gerbert était né au petit village de Bellac, en Auvergne ; et on montre encore dans ce lieu, l'humble maison (*Coustan del papa*) où naquit ce pauvre père qui devait ceindre la tiare. Et depuis

### FEUILLETON.

#### Le Louvetier de Wesp.

(ÉPIQUE HOLLANDAISE.)

II.

#### LES CLAVICULES DE SALOMON.

(Voir les Nos. du 3, 7 et 14 mai.)

Naturellement fier, Bakhuysen s'indigna d'être l'objet des flâchettes grossières de ce rustre, et l'interrompant tout à coup dans ses emphatiques péroraisons, il lui dit d'un ton qui n'admettait point de réplique : — Je veux parler au prince Alexis ! Je veux lui parler sur le champ. — De la part de qui ? demanda le serf, dominé à son tour par cette imposante manifestation de la volonté du jeune homme. — Ah ! diantre, murmura Ludolphe en se grattant l'oreille d'un air fort embarrassé, j'ai oublié de demander le nom de mon hôte !

Mais, se ravissant aussitôt : — Remettez ce billet au prince, répliqua-t-il sèchement, il sait très bien qui m'envoie.

Et il tendit sa lettre au valet d'écurie du boyard. Mais ce dernier n'eut pas plutôt entrevu le cachet qui scellait la missive, que, pâlisant et rougissant à la fois, se confondant en excuses et en révérences anxieuses, Ludolphe ne comprenait plus rien, il pria l'artiste de le suivre et le conduisit, avec toutes les marques

du respect le plus obséquieux, à travers une grande file d'appartements magnifiques au bout desquels se rencontrait une petite porte que le valet ouvrit en redoublant de salutations ridicules et serviles.

Bakhuysen entra, passablement émerveillé d'un changement si complet et si prompt de procédés.

Devant lui, à quelques pas d'un énorme poêle de fonte qu'un feu d'enfer rougissait, un vieillard encore vigoureux, aux yeux vifs et pétillants, aux mouvements brusques et saccadés, fumait sa pipe, étendu dans un vaste fauteuil de cuir. Ludolphe fut tout d'abord quelque peine à le reconnaître, car il était sous un nuage de vapeurs bleuâtres, dont les spirales odorantes montaient lentement aux corniches dorées de la salle. Sur une table de chêne, placée à portée de sa main, se passait la fantaisie d'un joli flacon de rhum, au col allongé, au ventre rebondi et dont la liqueur enivrante semblait s'être colorée des plus ardens rayons du soleil. Mais les fréquents voyages que Gollovin imposait à ce flacon, en le promenant sans cesse de sa bouche à la table et de la table à sa bouche, permettait de présumer que, dans peu de minutes, peut-être, cette source vermeille et scintillante se tarirait sous les baisers avides du boyard. — Qui nous venez-tu, enfant, demanda brusquement le seigneur russe à Ludolphe.

Tout interdit, le jeune peintre tendit sa lettre à Alexis, sans avoir la force de prononcer un seul mot. — Alexis Gollovin, c'est moi ! murmura le prince en lisant l'adresse du bil-

let. Ah ! je sais déjà de la part de qui tu viens ! assieds-toi et attends.

Ludolphe obéit comme une machine dont chaque commandement du boyard faisait agir un ressort. — Il sait de la part de qui je viens, pensait-il de plus en plus intrigué. J'en voudrais bien savoir autant, ma foi ! C'est égal, mon fou ne m'a pas encore lancé dans une mauvaise affaire, et je lui en suis obligé, nous allons voir comment cela finira. — Les ordres de votre protecteur seront ponctuellement exécutés, monsieur Bakhuysen, dit le prince Alexis après qu'il eut respectueusement parcouru le contenu de sa dépêche. — Ses ordres !... mon protecteur !, et il ne me tutoie plus ! se répétait le jeune homme avec étonnement, qu'est-ce que tout cela signifie ? Serais-je, par malheur tombé chez un autre fou ? ou bien, ce qui serait non moins probable, le serais-je devenu moi-même ?

Le prince Gollovin s'était levé. Il venait d'ouvrir une lourde cassette placée sur un bahut, dans l'embrasure de l'unique fenêtre de son cabinet, et en avait tiré une bourse, au son métallique de laquelle il eût été bien impossible de se méprendre. — Voici, dit-il, en s'approchant d'un air affable de Ludolphe, voici ce que je suis chargé de vous remettre de la part de celui qui vous a adressé à moi.

Je vous suis reconnaissant de la peine que vous avez daigné prendre ; mon fils partira donc avec vous, puisque c'est pour le chercher que vous êtes venu jusqu'à Amsterdam. J'ai le regret de ne pouvoir vous suivre encore ; mon devoir me retient dans ces murs jus-

qu'après le coucher du soleil. Nous nous reverrons ce soir, chez vous, où j'aurai l'honneur de me présenter. Et aussitôt, à l'appel du boyard, que Ludolphe n'osa pas interroger, les domestiques vêtus d'une riche livrée amenèrent un charmant enfant, de sept ans environ, que Gollovin lui remit entre les mains, après l'avoir embrassé à plusieurs reprises avec une vive effusion. — Allez, maintenant, dit-il à l'artiste, et que Dieu vous conduise.

Heureux comme il n'espérait jamais l'être, et riche comme il ne l'aurait jamais été, Ludolphe Bakhuysen reprit gaiement la route de Wesp. Pour la première fois de sa vie peut-être, le fils du louvetier regagnait la cabane paternelle sans pleurer. Il donna la main à son petit compagnon de voyage, qui rampa à de rudes exercices marchait à son côté en chantonnant entre ses dents quelque ballade de son pays.

Plus préoccupé que jamais de son hôte, Ludolphe n'eût pas eu longtemps capitulé avec sa conscience autant qu'avec sa langue, fût-il parvenu à la tentation et par adresser à l'enfant du prince Alexis des questions insidieuses au sujet de son hôte. Mais il en fut pour ses frais, l'enfant ne comprenait pas le hollandais. — Me voici de nouveau condamné au mutisme, se dit Ludolphe, il faut décidément en prendre son parti. Mais quelles étranges aventures ! Quel est cet homme qui fait tous les métiers, connaît tous les pays et a des notions sur toutes les sciences, qui voyage à pied comme un pauvre, vous parle avec

le ton d'un roi et vous paie une simple commission avec la profligalité d'un nabab ! Quels liens mystérieux l'attachent donc à ce prince russe, qui exécute ses moindres desirs avec la ponctualité respectueuse d'un esclave, et m'a témoigné une déférence si embarrassante, rien que pour lui avoir remis cette lettre de notre hôte ? Pourquoi m'en charger de lui conduire cet enfant ? pourquoi me dire qu'il aura l'honneur de se rendre chez moi ? Sait-il seulement dans quelle chétive mesure il va retrouver son fils ?

Tout en conversant ainsi avec lui-même, Ludolphe s'était éloigné d'Amsterdam. Il marchait à pas redoublés sur la chaussée, car dans cette saison rigoureuse la nuit glissait rapidement sur le flanc des collines, et il désirait bien plus encore pour l'enfant dont il était le guide que pour lui-même, d'atteindre le sol hospitalier de sa chaumière.

Dans le but de rapprocher encore la distance qu'il leur restait à parcourir, ils s'étaient déterminés à abandonner la grande route pour un petit sentier à moitié perdu sous la neige, qui les menait vers la forêt de Wesp. Ils cheminèrent ainsi pendant quelque temps à travers des massifs d'arbres courbés sous le poids des siboles et du givre, dans des chemins de traverse d'un aspect sombre et désolé, au milieu de nombreux accidents de terrain produits par des alluvions. Ça et là, quelques maquis de bruyères, asiles inaccessibles à l'homme, mais retraites inviolables pour les bêtes fauves, des grottes creusées par la nature et dont l'écho, réveillé par la marche